

LA FEMME DU XIX^e SIECLE, VUE PAR YOURCENAR

par André MAINDRON (Poitiers)

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.

Baudelaire

La femme a depuis longtemps mauvaise réputation. A juste titre, cela a été fort justement démontré. Un peu partout. Preuves en tout genre à l'appui : théologiques ou biologiques, mythologiques ou statistiques, il n'importe. Seulement la femme existe-t-elle autrement que dans les fantasmes des unes et des autres ? Chacun se souvient de ces propos de Yourcenar dans les *Yeux ouverts* :

Je suis contre le particularisme de pays, de religion, d'espèce. Ne comptez pas sur moi pour faire du particularisme de sexe. Je crois qu'une bonne femme vaut un homme bon ; qu'une femme intelligente vaut un homme intelligent. C'est une vérité simple.^[1]

Mais la passion recherche-t-elle la vérité simple ? Et parler des femmes, est-ce mieux ? Car, ajoutait Yourcenar un peu plus loin, "les femmes qui disent 'les hommes' et les hommes qui disent 'les femmes' [...] m'inspirent un immense ennui"^[2]. Il serait incongru de susciter ce même ennui, quand on désire, simplement, examiner quelques faits.

Yourcenar est une femme dont on a pu dire qu'elle est entrée dans l'histoire, l'histoire des femmes : au moment où elle entrait, la première de toutes, à l'académie française. Enfin, un si long affront lavé ! Enfin, une autre bastille du sexisme

[1] *Les Yeux ouverts*, le Centurion, 1980, p. 283.

[2] *Id.*, pp. 285-286.

masculin enlevée ! Et pourtant il lui a souvent été reproché de ne pas présenter de personnages féminins de premier plan. Assertion contre laquelle elle s'est plus d'une fois insurgée, dans divers entretiens qui ne se trouvent pas tous dans le recueil qu'on vient de citer^[3]. Le premier volume du *Labyrinthe du monde*, qui traite tout entier de la famille maternelle de Yourcenar, *Souvenirs pieux*, propose non seulement une intéressante galerie de femmes, une vingtaine, du XVIIIe au XXe siècles, mais parmi elles, plus fouillés, deux portraits de femmes du 19e, Fernande (1872-1903) et Mathilde (1834-1873). C'est très précisément de la représentation de la femme du XIXe siècle, ce siècle si peu favorable aux femmes, qu'on voudrait parler ici, à travers ce qui est dit de la vie de Mathilde et de celle de Fernande^[4]. Suivant l'exemple de Yourcenar, il faut essayer de "mener à bien l'expérience toujours valable, qui consiste à réoccuper pour ainsi dire un coin du passé" (pp. 102-103).

Réalités biologiques

Femme réelle, femme de chair. La première qualité de ces portraits est qu'indiscutablement il ne s'agit pas d' "êtres de raison", selon la jolie formule des philosophes. Le corps féminin est bien vu comme la réalité première. La femme est fondamentalement définie par les "travaux physiologiques qui s'accomplissent en elle" (p. 111), comme en toute "reine abeille" – Yourcenar n'écrit pas : en toute abeille. C'est-à-dire qu'aussi naturellement qu'elle est la "reine" de Suarlée – comme, dans *Archives du Nord*, Reine Bieswal, "la bien nommée"^[5], est celle de Bailleul – "Madame Mathilde est la servante de Lucine" (p. 106). Le corps féminin n'est guère

[3] Par exemple à France-Culture, le 21 novembre 1977, à R.T.I., le 22 avril 1978.

[4] Les pages indiquées entre parenthèses sont celles de *Souvenirs pieux*, Gallimard, 1974.

[5] *Archives du Nord*, Gallimard, 1977, p. 116. Cf. aussi p. 119 : "Reine est le chef-d'œuvre d'une société où la femme n'a pas besoin de voter et de manifester dans les rues pour régner. Elle joue à merveille son rôle de régente auprès du roi malade : il est entendu qu'elle défère tout à Charles-Augustin : en réalité, elle gouverne".

“autre chose qu’une machine à dormir, à marcher et à manger” (p. 267) et à enfanter.

Avec les avantages que cela présente : la femme “aura goûté les langueurs et les paresse de la grossesse, et reçu avec gratitude les soins de sa mère” (p. 108). Avec les désagréments, sans nul doute aussi importants : “[ces] nausées, [ces] malaises, le poids de cette chose qui croissait en elle et en sortirait” (p.23). Mais tandis que les “névralgies dentaires” (p. 24) sont un autre type d’ “épreuves” (p. 23) dont peut souffrir la femme enceinte et lui demandent un surcroît de “courage” et de “forces”, elles ne se terminent généralement pas par ce qu’il est convenu d’appeler “une courte et cruelle maladie” (p. 23), c’est-à-dire “une fièvre puerpérale accompagnée de péritonite” (p. 34). Voilà bien une réalité spécifiquement féminine et qui exige une attention particulière.

Jeune fille, voire jeune femme, le mieux semble pourtant de vivre dans l’ “ignorance” (p. 23) qui, en quelque sorte, définit “la virginité” ou la chasteté des “femmes, même mariées et mères”. Comme il est dit plus loin, “la crainte et l’horreur de la chair se traduisent par des centaines de petits interdits qu’on accepte comme allant de soi. Une jeune personne ne jette jamais les yeux sur son propre corps” (p. 239). C’est ainsi que “tout ce qui touchait au centre du corps était affaire aux maris, aux sages-femmes et aux médecins” (p. 23).

Soit. Et cependant la femme mariée passe son temps

à compter les jours en se demandant si oui ou non elle était ‘prise’, à subir ces petits inconvénients de la grossesse que la Dolly d’ *Anna Karénine* [...] trouvait plus pénibles que les douleurs de l’enfantement, [...] à assembler chaque fois dans un de ses tiroirs les éléments de sa propre toilette mortuaire [...] ; puis, l’épreuve terminée, à attendre de nouveau de ‘voir quelque chose’, et à escompter avec crainte ou désir, ou peut-être l’un et l’autre, la nouvelle intimité conjugale qui la ramènera au commencement du cycle.

La longue phrase qu’on vient d’abrégé conduit à cette conclusion, le lecteur s’en souvient peut-être : “La force qui crée les mondes a pris possession de cette dame à volants et à

ombrelle pour ne la quitter qu'après l'avoir vidée" (p. 106). Quoi d'étonnant que Mathilde, quelque peu "frustrée" (p. 118) peut-être, "s'adonne sérieusement à la douceur de manger" (p.119) ? ou que Fernande, quant à elle, ait "des vellétés d'ascétisme" (p. 19) devant ce même "plaisir" (p. 18) ?

Toutefois le tableau n'est pas celui de femmes revêches ; ce n'est pas de "l'insupportable" (p. 13), de "l'intolérable Noémi" (p. 17) qu'il est question ici. Toujours accroché dans une chambre de Petite Plaisance, le portrait de Mathilde en effet "montre [...] une agréable jeune femme au teint blanc et rose, aux abondantes torsades d'un blond roux [...]. Le visage est gai et quelque peu espiègle"(p. 101). Il s'agit bien, comme il est précisé juste cent pages plus loin, d'une "charmante jeune personne" (p. 201). Quant à Fernande, "pas même jolie" (p. 232), enfant, elle devient avec les années "très jolie et très coquette" (p. 231) ; qu'elle soit vue "de profil et la paupière légèrement baissée" sur ses yeux "verts" (p. 241), ou "bien en face" avec "le même regard tendre et vague" (p. 273) que possède la personne "myope et [...] ravie de l'être" (p. 293) ; sa "longue chevelure" (p. 19) généralement "mal coiffée" (p. 272) ajoute alors à sa séduction.

Mais son corps semble également "tendre et un peu mou" (p.273), bien que Fernande ait largement passé l'âge de n'être "que chair tiède et douce" (p. 243) lorsqu'elle rencontre Michel. Avec ses "seins légèrement tombants [...], un peu trop volumineux pour sa taille mince" (p. 20), une beauté qui n'est "pas suffisante pour provoquer des coups de foudre" (p. 256), qui n'est pas "éclatante", elle apparaît "racée, en tout cas" (p.273) aux yeux d'un "homme qui répète sans cesse que la race n'est rien, le nom n'est rien, la situation sociale n'est rien, l'argent n'est rien (bien qu'il le dépense avec fougue), et qu'en général tout n'est rien". C'est exactement de ce mot, "rien", qu'il faut se contenter pour résumer l'évocation du corps de Mathilde.

Ce qui est assez compréhensible. La femme de ce temps et de ce milieu, n'en déplaît à Michel, n'en est pas encore – ou n'en est plus – à voir en son corps “autre chose [...] qu'un mannequin de chair qu'on couvre d'une robe” (p. 267). Qu'on couvre ou qu'on découvre. D'où “les énormes efforts” de Mathilde “pour ‘assortir’ la nuance d'une étoffe, et l'anxieux débat au sujet d'une robe dont il s'agit de savoir si elle est trop habillée ou non” (p. 111). Quoi qu'il en soit, cette “mince Mathilde en crinoline et grand décolleté” (p. 101), qui regrettera bien vite, les maternités aidant et les modes passant, ces fameuses crinolines – “leur ampleur était si avantageuse à de certains moments” (p. 116) –, Mathilde semble manifester plus d'intérêt que sa fille en ce domaine, malgré ce qui a été dit de Fernande un peu plus haut.

“Désinvolture” (p. 19) : ce mot paraît résumer l'attitude de Fernande et l'irritation de son époux. “Ses toilettes laissaient à redire. Elle portait les vêtements des meilleurs faiseurs avec une négligence où il y avait de la grâce [...]. Sitôt étrennée, la robe neuve était froissée ou déchirée ; des boutons sautaient”. En matière d'élégance, elle semble manifester à peu près la même absence de “discernement” (p. 18) qu'au restaurant. D'où l'ironie de Michel, avant le mariage il est vrai, lorsque cette “fée” (le même mot est repris à 260 pages de distance, dans les deux passages qu'on cite) lui annonce qu'elle ne veut se marier “qu'en grand deuil. [...] – Quoi, chère amie?... Du chantilly noir?... Ce sera ravissant” (p. 279).

Données sociales

La femme ne saurait cependant oublier – ni personne – de qui elle est d'abord “la servante”, quel que soit son rang dans la société. Ce “droit” lui est reconnu même par Monsieur de C., il fait partie de ses “principes” (p. 20) à lui aussi. Seulement, il y a deux façons d'envisager la maternité.

Maternité rêvée.

Revenons à Fernande. La maternité était partie intégrante de la femme idéale telle que la dépeignaient les lieux communs courants autour d'elle : une

femme mariée se devait de désirer être mère comme elle se devait d'aimer son mari et de pratiquer les arts d'agrément. (p. 22)

Chacun le voit, il s'agit d'une sorte d'esthétique de la féminité, d' "un luxe de plus", qui comporte trois aspects auxquels on va revenir dans un instant. Un aspect charnel : l'enfant est "la justification d'actes jugés grossiers et quasi répréhensibles, même entre époux, quand la conception ne venait pas les justifier". Un aspect social : l'enfant "consacrerait la pleine réussite d' [une] vie de jeune épouse". Un aspect religieux : il est "une grâce, un don de Dieu" ; exactement comme "la grossesse [est] une croix qu'une femme pieuse et sachant ses devoirs [porte] avec résignation" – mais pour certains, n'est-ce pas de la même chose qu'il s'agit ?

Maternité réalisée. A Fernande, nul ne l'ignore, n'a guère été laissé le loisir de jouer avec "des layettes bleues ou roses". Mathilde, elle, a été comblée sur ce point – mais le lecteur se souvient sans doute que c'est le terme "vidée" que Yourcenar employait. "Comme presque toutes les femmes, elle aime les enfants" (p. 108). Cette phrase, le lecteur le sait aussi, ne contredit pas l'aphorisme qui a fait grincer quelques dents : "L'instinct maternel n'est pas si contraignant qu'on veut bien le dire" (p. 22). Ses enfants,

les premiers surtout, lui auront procuré ces joies souvent plus délicieuses pour son sexe que la volupté elle-même, plaisir de laver, de peigner, d'embrasser ces petits corps qui contentent ses besoins de tendresse et ses notions de beauté (p. 108) :

c'est le premier aspect dont on parlait. Après quelques années, "le dimanche, elle s'est félicitée d'avoir près d'elle ses chéris à peu près sagement assis sur le banc armorié à gauche du chœur" : voilà ce qu'est devenu le troisième aspect de tout à l'heure. Beaucoup plus tard elle s'occupera des "mariages à négociant", des "places à trouver dans l'administration [...] ou dans la Carrière" (p. 109) : et c'est le prolongement logique de la seconde perspective envisagée.

Peut-être y a-t-il quelque humour dans ces remarques qui montrent, même si on vient d'employer le terme de perspective, à quoi se limite l'horizon de Mathilde. "L'insignifiante Mathilde" (p. 140) ne "s'ennoblit tout à coup" que dans les paroles que prononce son père, Louis Troye, sur son lit de mort. Or, si "incapable" que soit Fernande dans son rôle de "maîtresse de maison" (p. 18), elle possède des qualités, des connaissances dont sa mère n'a probablement guère eu idée. De ce point de vue, sans doute, son "désir de maternité, exprimé de temps à autre par Fernande en voyant une paysanne donner le sein à son nourrisson ou en regardant dans un musée un bambin de Lawrence"^[6], ne semble pas bien "profond" (pp. 21-22). Mais les musées, les paysages, les villes, les châteaux ont enrichi sa perception de la vie. Elle vibre naturellement, grâce à "mademoiselle Fraülein", dans les pays de langue allemande – songeons à sa promenade, avec Michel, dans le "mélancolique parc de Hellbrunn" (p. 278). Après son mariage, elle voyage en Italie, en Corse. Elle témoigne une prédilection marquée pour la musique de Wagner même si, en tant que musicienne, elle ne va guère "elle-même au-delà du pianotage" (p. 262). Elle manifeste "un certain type de sensibilité romantique", de goût – ou de dégoût ? – qui la conduit à adopter pour devise cette pensée : **"Bien connaître les choses, c'est s'en affranchir"** (p. 269)^[7].

Ces connaissances livresques, classiques et historiques, lui permettent de ne jamais tomber avec son mari "dans un bavardage de femme", peut-être réservé "aux conversations en allemand" (p. 18). Et pourtant, ajoute Yourcenar, 240 pages plus loin, c'est cette "très mince culture" qui "effraie les mères" : lorsqu'elle est en âge d'être mariée, "Fernande a acquis bien à tort la réputation d'une jeune personne à idées" (p. 257). L'"imagination", la "fantaisie" (p. 17), le rêve (p.18) semblent plutôt la caractériser. "En même temps, l'immense nostalgie qui lui emplit le cœur la transfigure à ses propres yeux, fait d'elle une sorte d'héroïne de roman dont elle admire devant son armoire à glace les joues pâlies et le regard triste" (p. 263). On

[6] Thomas Lawrence, portraitiste célèbre du début du XIXe siècle (1769-1830).

[7] Souligné par l'auteur.

est tout naturellement conduit à évoquer la place faite à l'amour dans ces vies de femme.

Aspirations humaines

On l'envisagera selon la même logique dans le triple éclairage dont on a parlé précédemment. La sensualité : "loi naturelle" (p. 108) sans aucun doute, "mais surtout à l'éclosion de l'adolescence", à ce moment où éclate "un luxe nouveau de chair et de sang" (p. 242). C'est le temps de l' "engouement, ce qui revient à dire [de l'] amour" (p. 237) ; en quelque sorte et par définition, le temps où s'exerce le plus vivement "le charme d'une nature ardente" (p. 238). Suit alors tout un paragraphe, bien connu, on le suppose, qui développe ce thème : "toutes nos passions sont sensuelles" et traite "du comportement de l'espèce" (p. 239). Seulement, dans ces milieux, "la sensualité n'est pas présentée comme coupable, elle est vaguement sentie comme malpropre, incompatible en tout cas avec une bonne éducation". Et la femme demeure selon les circonstances dans les "silences", les "beaux regards noyés" (p. 263), la "suave sauvagerie sylvestre" (p. 267), ou bien encore le "frémissement délicieux" (p. 274), la "caresse à peine esquissée" (p. 239).

On pourrait croire, écrit Yourcenar, "que les mères, les bonnes, les gouvernantes de ces saintes familles et plus tard les vigilantes religieuses, souffraient elles-mêmes sans le savoir d'une sorte d'obsession sensuelle". D'où l'accumulation des "interdits" dont on a parlé plus haut (p. 239). Et c'est peut-être ainsi que "la volupté, ou du moins le présage de celle-ci" (pp.239-240), lentement s'est dégradée chez Mathilde qui, pourtant, "n'a pas l'air d'une femme qui n'aime pas l'amour" : glissant de l' "innocente sensualité" à l' "honnête contentement", à la "résignation", au "dégoût" ou à la "fatigue", puis à "l'indifférence d'une longue habitude" (p. 108). Mais n'est-ce pas commun dans une société "où un mariage d'amour non soutenu par du solide eût passé pour indécent" (p. 256) ? et où, cependant, pour "le besoin d'aimer, que Fernande ennuage

de littérature, et le besoin de jouir, qu'elle ne s'avoue pas" (p.265), bon gré mal gré, "le mariage est la seule issue" (p.266)?

La société, ici, impose en effet ses contraintes à la sensualité. Aimer l'amour et aimer "son Arthur", nous le savons, ce "n'est pas tout à fait la même chose" (p. 108). Et l'on pourrait à propos de la femme se poser la même question qu'à propos d'Octave : "de quel amour frustré ou au contraire ardemment accompli" (p.235) le mariage est-il le lieu ? "Ardemment accompli", ce qui est considéré comme "impropre", comme "grossier" ? ce qui relève du "genre officier de cavalerie" (p. 274) pour ne pas dire du genre hussard ? – Fernande préfère de loin "le genre angélique, le genre esthète", c'est-à-dire "un homme raffiné, délicat, [...] une nature artiste" (p. 263) : ce qui est "beau" (p.267), tellement beau que pour le philistin au mieux cela s'appelle "la distraction immense de l'amour" (p. 238).

Dans la réalité en effet, le prosaïsme du quotidien, l'adjectif "frustré" convient sans doute mieux aussi bien pour l'homme (par exemple, Arthur, p. 118) que pour la femme. "Crainte ou désir" (p. 106), "indifférence" ou "incompatibilités sensuelles" (p. 108), à moins qu'il ne s'agisse de ces "ambivalences" typiquement masculines "devant le plaisir féminin" (p. 20), entraînent ainsi presque infailliblement le couple à "être strié de petites fêlures" (p. 17) ; la femme à se dire qu' "elle n'avait pas été heureuse" (p. 44).

D'où le "recours" (p. 23) à la religion, pour laquelle l'amour conjugal, "cette forme de mortification des sens en vaut bien une autre" (p. 108). Et c'est ainsi que Zoé, la sœur de Fernande, devient peu à peu l' "emblème vivant de la résignation" (p. 259), bien avant "sa mise à l'écart définitive" (p. 260). Elle n'en va pas moins, chaque matin, à la messe comme l'a fait sa mère Mathilde : "son corps qui s'agenouille ou se relève suit la messe pour elle" (p. 116) : autre façon de se livrer à "la distraction immense de l'amour"...

La femme prie. “Elle prie pour les siens, ce qui est à peu près la même chose que prier pour soi-même” (p. 117) ; tout un paragraphe, ou peu s’en faut, développe cette idée, paragraphe qui s’achève sur cette observation : “on aime davantage les gens pour lesquels on a prié”. Dans la religion, Fernande à l’égale de Mathilde, mais *in articulo mortis*, cherche un “secours spirituel” (p. 36). Et là encore, si différentes que soient les circonstances, le corps l’emporte sur l’esprit : “Fernande retombée dans sa torpeur agitée ne s’aperçut même pas de l’arrivée de ce secours tant souhaité” (p. 37). C’est parce qu’elle n’est pas heureuse, qu’à l’agonie elle semble désirer que sa fille se fasse religieuse : elle “tâchait d’entrebaïller pour la petite fille la seule porte, connue d’elle, qui menât [...] vers la seule transcendance dont elle sût le nom.” (p. 44) La dernière phrase de ce paragraphe est dans toutes les mémoires ; aussi n’est-il sans doute pas nécessaire de la citer.

Que ressort-il de ce bref examen ? La peinture de la femme du XIXe siècle qui est faite dans *Souvenirs pieux* n’est certes pas celle d’ “un être humain de la grande espèce” (p. 274), selon la formule par laquelle Yourcenar définit son père. “L’insignifiante Mathilde”, Fernande “la fée, et rien n’est plus insupportable, à en croire les contes, que de vivre avec une fée” (p. 19) – malgré ce qualificatif “insupportable” attribué aussi bien à Fernande qu’à Noémi – ne sont décidément pas des astres de première grandeur. Elles n’ont pas connu de destins éclatants, que cet éclat soit ou non illusoire. De là à soutenir que Yourcenar ne peint bien que les hommes, il y a une marge qu’on ne franchira pas. Si “la vie passée est une feuille sèche” – celle des femmes, dit-on parfois, plus que toute autre –, Yourcenar sait aussi, avec les figures de Mathilde et Fernande, lui “rendre son aspect charnu et vert de feuille fraîche” (p. 110).

Qu'elle se nomme Mathilde ou Fernande, éventuellement Zoé, la femme du XIXe siècle est présentée dans sa réalité concrète, et d'abord physiologique, avec ses peines spécifiques, comme avec son importance fondamentale. Femme elle aussi, Yourcenar n'a pas pu y être aveugle. Mais elle a refusé tout autant l'aveuglement de celles qui "ne s'intéressent qu'à elles-mêmes^[8]", sans doute grâce à sa solide culture historique et artistique, – incomparable avec celle de Fernande, et c'est bien pourquoi on n'a utilisé à son propos que le mot connaissances. Peut-être faudrait-il parler de méconnaissance voire d'inculture à propos de certaines attaques ? Car il est parfaitement vain de chercher une étincelle de la Gita Govinda^[9], une goutte du sang de Diane de Poitiers^[10] dans les veines de ces Belges du XIXe siècle. Femmes elles sont, certes ; mais déterminées par une époque, un milieu sans doute pas tellement épanouissants : en quoi elles sont infiniment plus réelles, plus fragilement humaines, et par l'idéal qu'elles incarnent et par celui dont elles rêvent, que bien des héroïnes ou des subversions stéréotypées. Ces "servantes au grand cœur" n'ont pas la stature, parfois redoutable, d'Irénée, ou de Reine et de Noémi dans *Archives du Nord*^[11] ; elles n'ont pas non plus la bassesse que projettent sur elles les personnes qui, à leur corps défendant, les jalourent.

Reste alors à résoudre l'apparent dilemme par lequel on a commencé : la femme ? les femmes ? Bien que naturellement différentes, Mathilde et Fernande ne se trouvent-elles pas confrontées à des problèmes analogues dans une société à peu près inchangée ? Le dilemme, Michel le résout à sa manière,

[8] *Les Yeux ouverts*, p. 290.

[9] Cf. *Le Temps, ce grand sculpteur*, Gallimard, 1983 (texte de 1957).

[10] Cf. *Sous bénéfice d'inventaire*, Gallimard, 1962, (texte de 1956 et 1961).

[11] "[Lorsqu'on lit *Souvenirs pieux* ou *Archives du Nord*, qui sont les deux ouvrages que vous avez consacrés à l'histoire de votre famille, on a l'impression qu'en tout cas, dans votre famille, la famille de votre père, celle de votre mère, et depuis plusieurs générations, c'étaient les femmes qui portaient la culotte.] – Ah, et comment ! Et alors, au lieu qu'il y ait eu des besoins de libération féminine, ce sont les malheureux maris, ou les malheureux fils qui auraient pu désirer être libérés, et qui ne l'étaient jamais". (à R.T.L.)

quand il envisage de se remarier : c'est qu' "il y a la femme, pour cet homme qui aime les femmes" (p. 273). Sa fille, d'une autre manière, en transformant finalement le "diptyque" annoncé au début d' *Archives du Nord* en triptyque, avec la composition de *Quoi ? L'Eternité* ^[12] et en y peignant "une image parfaite de la femme" ^[13] de la même époque. Mais on pourrait peut-être s'en sortir **simplement** par une phrase de Yourcenar jeune, une phrase d'une autre portée que celle des *Yeux ouverts* qu'on vient de citer, et qui d'ailleurs nuance singulièrement ce qui a été affirmé de la femme du XIXe siècle dans *Souvenirs pieux* (p. 239) : "Toutes les femmes aiment une femme ; elles s'aiment éperdument elles-mêmes, leur propre corps étant d'ordinaire la seule forme où elles consentent à trouver de la beauté" ^[14]. En quelque "forme" qu'on l'appréhende, comme au XIXe siècle toujours et dans plus d'un poème l'a rappelé Baudelaire, "la beauté" ne peut-elle être considérée comme la voie première de la "transcendance" ? D'où d'ailleurs, en partie, la mauvaise réputation des femmes ; et certains choix de M. de C. ? ^[15] – Visiblement, cet examen à son tour s' "ennuage de littérature" ^[16].

[12] Cf. appendice.

[13] *Quoi ? L'Eternité*, Gallimard, 1988, p. 304.

[14] *Feux*, 1936, Gallimard, 1974, pp. 197-198.

[15] "Devant la beauté, cette chose si rare, le sentiment qui chez lui l'emporte est celui du respect" : *Quoi ? L'Eternité*, pp. 79-80.

[16] Mais aussi, la valeur d'une parole, "il faut [...] que les spectateurs la sentent et la démêlent à travers l'espèce de nuage dont l'auteur a dû envelopper [son] discours". D'Alembert, *Eloge de Marivaux*, 1785, cité par F. Deloffre, in Marivaux, *Théâtre complet*, Garnier, 2 vol., nouv. éd., 1981, t. 2, p. 984. Et les lecteurs comme les spectateurs ?

La femme du XIXe siècle, vue par Yourcenar

APPENDICE

Archives du Nord, p. 13, première phrase du livre. Lorsque *Souvenirs pieux* paraît en 1973, Gallimard annonce dans les livres en préparation un autre ouvrage qui doit s'appeler *Le Labyrinthe du monde*. Il n'est alors pas question d'*Archives du Nord* ni donc que ce livre et le précédent forment un ensemble. Ce n'est que lors de l'édition d'*Archives du Nord* en 1977 qu'on peut lire : *Le Labyrinthe du monde, 2 : Archives du Nord* ; et dans la liste des œuvres, en fin de volume : *Le Labyrinthe du monde, 1 : Souvenirs pieux*. Sur le personnage de Jeanne de Reval dans *Quoi ? L'Eternité*, cf. Loredana PRIMOZICH, "Jeanne de Reval dans *Alexis* et dans *Quoi ? L'Eternité*", colloque *Roman, histoire et mythe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Anvers, mai 1990, et A. MAINDRON, "Femme pieuse, femme sacrée", colloque *Le Sacré dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Bruxelles, mars 1992.

